

I

Île aux Vainqueurs, 9 mai 1923

Un chuintement discret. Le cliquetis de petites griffes cavallant sur les restes d'un plancher en bois sont à peine perceptibles. Une souris ? Non, plus probablement un rat ! Mais que peut-il trouver à manger dans le coin ? s'étonne l'homme. Les bâtiments de la quarantaine sont à l'abandon depuis des lustres. Pour sûr, il n'y a pas un chat ! songe-t-il en ricanant doucement. La lune voilée commence à se dégager. Il ne faut plus tarder. Même en comptant sur la brume, il doit être rentré au port avant l'aube s'il veut éviter de trop se faire remarquer. Il se penche une dernière fois sur le tonneau. La queue de cheval du cadavre s'est dénouée et de longs cheveux flottent dans le bourbon. Les mèches mordorées, bercées par le liquide, sont étrangement semblables à ces algues au bord du rivage qui, à marée basse, ondulent lascivement au gré du flux et du reflux des vagues. L'homme secoue la tête. Foin de rêveries : faut pas *moullir* ! Il sera bien temps de réfléchir quand il en aura terminé avec cette affaire. Il attrape le couvercle et l'ajuste soigneusement sur le baril. Il s'encastre parfaitement. Le bois est de qualité et l'artisan qui l'a travaillé a fait un maudit bon boulot. Quelques coups de poing le long du cerclage et l'ensemble est clos. Une brassée de débris, restes de paillasses et branchages à demi moisissés, jetés par-dessus et le camouflage est assez convaincant pour faire illusion. À moins de venir en plein jour,

DU BAROUF CHEZ LES NEWFS

et de savoir ce que l'on cherche, la cachette est idéale. L'homme recule jusqu'à l'entrée de la pièce pour en juger. Oui, on ne voit plus rien ! Ce serait jouer de malchance qu'un curieux se hasarde à farfouiller précisément à cet endroit. Les fantômes des dizaines de malheureux, trépassés dans ces murs de la variole, de la rougeole, de la diphtérie et autres saloperies, suffisent à éloigner les gens. Il ne viendrait à l'idée de personne d'aller s'y promener en famille les dimanches.

Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. Il paraît même qu'au temps des rois on y menait pâître les bêtes à cornes. À l'époque, on l'appelait encore l'île aux Bours, mais il y a belle lurette que ceux qui ont connu cela n'ont plus mal aux dents ! Et, ce n'est pas le souvenir de Sœur Césarine², dévouée gardienne des lieux, partie rejoindre son Seigneur depuis peu, qui encourage la venue des visiteurs. Pourtant, la dame ne manquait pas de caractère et nul n'aurait songé à contester son courage. L'homme secoue à nouveau la tête comme pour chasser un maringouin.

— C't sacrée bonne femme ! s'exclame-t-il à haute voix sans en avoir conscience, avant de tressaillir en entendant l'écho se répercuter sur les murs de la salle.

Seule pour s'occuper des malades, seule pour effectuer tous les travaux ménagers, seule pour récupérer les denrées que le navire ravitailleur jetait à la mer, elle était du bois dont on fait les martyrs. L'homme ne peut songer sans frissonner à l'épreuve que cela a dû représenter pour la religieuse que d'enterrer, seule avec sa pelle et sa foi, l'équipage du trois-mâts *La Léontie*. Vingt-sept marins morts en

2 Sœur Césarine Cavaignac (1847-1922)

DU BAROUF CHEZ LES NEWFS

huit jours d'une fièvre maligne sans que l'on puisse faire autre chose que prier et espérer. Le genre d'expérience propre à changer n'importe qui, mâle ou femelle, pécheur ou saint. Il a vu cela de trop près dans les tranchées.

— Oh, et puis, s'énerve l'homme, s'il fallait toujours penser au pire, on ne ferait jamais rien ! Si on ne m'avait pas expédié à Giverny pour aller observer les mouvements des Boches, je ne serais plus là ! Alors que personne n'aurait parié deux sous sur moi, les marmites sont tombées sur la côte 140 et ce sont les copains qui, depuis, bouffent les pissenlits par la racine.

Dehors, la nuit est plus sombre qu'il ne l'avait estimé. Le point du jour est encore loin et on n'y voit pas à une brasse ! Le doris³ est rapidement poussé à la mer. L'homme s'installe sur le banc à l'avant, cale sa lanterne sourde sur les caillebotis, vérifie la voile puis les avirons. Il a assez de gazoline pour faire le trajet au moteur. Mais, le bruit des hélices n'a rien de discret et il est bien décidé à s'appuyer à la rame, comme à l'aller, le passage entre l'île aux Vainqueurs et l'île aux Chiens. Rien qu'à cette pensée, il soupire. Ce n'est pas le froid qui le contrarie. Dans quelques minutes, il aura aussi chaud que dans un sauna. En revanche, quand il est parti en début de soirée, il n'avait pas encore dîné et il lui semble que les gargouillements de son estomac s'entendent jusqu'à l'horizon. Enfin, on ne fait pas toujours ce que l'on veut ! Se débarrasser du cadavre était plus urgent que de préparer un casse-dalle. Il se penche, farfouille au fond de la *can*, renverse la statuette de la Vierge coincée sous la barre et met la main sur une boîte en fer blanc de la biscuiterie *Leclerc*. Le contenu

3 Petite embarcation typique de l'archipel

DU BAROUF CHEZ LES NEWFS

est réduit en poudre, mais il s'en contentera. Satisfait, il recule vers l'arrière du bateau, récupère le mouillage qu'il loge dans le compartiment avant et repousse son fusil sous les fargues. Puis, résigné, il inspire en tirant puissamment sur les avirons pour s'éloigner du rivage. Même pour quelqu'un qui en a l'habitude, l'effort est rude.

Pendant une bonne demi-heure, l'homme reste le nez sur ses genoux, appliqué à glisser au mieux sur une mer qui, par chance, est belle avec juste une petite houle. Pour un mois de mai, cela pourrait être pire et il se réjouit qu'il ne neige pas. Ce serait presque agréable sans ce maudit vent qui mord cruellement les cicatrices de son visage. Il secoue la tête pour tenter d'y rétablir la circulation, mais c'est peine perdue. Sa peau est aussi tendue que celle d'un tambour. Cette sensation fait revenir le souvenir de cette nuit, dans l'Artois, il y a sept ans, où un obus lui a volé le reste de sa vie. Il frissonne avant de hausser les épaules avec fatalisme.

— Ah, bah ! Au lieu de branciner, souque donc, pauvre bête ! lance-t-il aux flots.

Comme pour l'aider à marquer la cadence, les cloches de l'église de l'île aux Chiens, Notre-Dame-des-marins, carillonnent. Un. Deux. Trois coups. Les bruits de la terre parviennent de plus en plus nettement jusqu'au doris, mais l'homme est trop amariné pour s'y laisser prendre. Les habitations sont encore loin. Quelques aboiements se font entendre. Ceux, gémissants, d'un chiot que l'obscurité effraie se mêlent aux hoquettements d'un autre, ayant déjà été à la chasse et qui, entravé, rêve d'un lapin lui passant à portée de truffe. Rien qui puisse troubler le sommeil de leurs propriétaires, de braves gens pour la plupart, qui se couchent avec le soleil et ronflent avec la conscience en paix. Que l'on travaille à la mer ou sur les graves, les journées

DU BAROUF CHEZ LES NEWFS

sont bien remplies et usent rapidement les constitutions. Quelques minutes plus tard, parvenu entre l'île aux Chiens et l'île au Massacre, le rameur peut se détendre. Il remonte les avirons, passe sur le banc arrière à bâbord de la barre et s'installe plus à son aise. Il démarre ensuite son moteur et se dirige, à petit régime, vers l'anse à Ravenel. Il note, d'instinct, que le temps a changé. En début de soirée, le vent fraîchissait doucement, mais il a forci et la mer est maintenant bien formée. Il se redresse pour soulager ses reins et avoir une meilleure visibilité de l'horizon. Il n'est pas surpris de voir que les voiles affalées sur les mâts font danser les bateaux amarrés à quai comme des culbutos. Les haubans claquent et chantonent dans la clarté argentée qui dissipe la pénombre. Quelques lampes commencent à s'allumer dans les habitations et les commerces du bas de la ville. Une nouvelle journée se prépare.

En arrivant en face de sa saline, la houle a encore grossi. L'homme préfère remonter son embarcation sur le terre-plein en utilisant le cabestan plutôt que de se satisfaire d'un mouillage à l'ancre. Aucun doute : avec ce temps de marée de cabane, les pêcheurs ne prendront pas la mer dans les heures à venir. Son doris à l'abri, il ne lui reste plus qu'à rentrer chez lui. Il bouscule, sans y prêter attention, deux noctambules qui sortent d'un bar, marmonne une excuse et poursuit son chemin sans s'arrêter. Alors qu'il s'éloigne, les fêtards se regardent perplexes, un instant dégrisés.

- Tu sais qui c'est ? demande l'un d'eux en chuchotant.
- Aucune idée ! répond l'autre.
- T'as vu sa tronche ? insiste le premier.
- Pauvre type !
- Il m'a fichu une de ses frousses !

DU BAROUF CHEZ LES NEWFS

— Tu aurais vu bien pire si t'avais été à la guerre, mon gars !

— Ça te va bien, à toi, de dire ça ! T'as tout juste eu le temps d'enfiler tes godillots avant l'armistice !

— Crois-moi sur parole : ç'a été bien suffisant, grince son compagnon. Allez ! Qu'est-ce que tu dirais de finir la nuit chez les filles ?

— Tope là ! Et puis, chez Lucette, on ne risque pas de croiser l'autre affreux avec sa tête d'assassin !

— C'est cela, gueule d'amour ! On met les voiles ! Reprend avec moi : « Froufrou, froufrou, par son jupon la femme, froufrou, froufrou, de l'homme trouble l'âme... »

Inconscient de l'intérêt qu'il suscite, celui qui a tellement impressionné les noceurs poursuit sa marche. Pas à pas, l'esprit vide, il pousse enfin la porte de son tambour⁴. La maison est tiède. La fournaise a brûlé pendant toute la nuit. En quelques instants, l'eau est chaude. Tous les matins, le sifflement de la bouilloire lui procure le même sentiment de contentement. Se laver était le plus grand luxe dont il rêvait quand il était dans les tranchées. Il se déshabille lentement et dispose soigneusement ses affaires sur les chaises pour les faire sécher. La guerre. Les copains. Les morts. Le café est en train de passer. Son odeur se mêle à celle de la laine humide. Leurs vapeurs emportent ses démons et il se racle la gorge. À ce signal, son chien se lève, s'ébroue et, la tête dolente et la queue frétil-lante, il vient le saluer. L'homme avance une main amicale pour le caresser. Depuis longtemps c'est le seul contact charnel qu'il peut espérer. Filles, garçons et enfants le fuient, tous à de rares excep-tions. L'animal, croisement bâtard de labrador et de terre-neuve, ne

4 Petite pièce permettant de se déchausser avant d'entrer dans la maison

DU BAROUF CHEZ LES NEWFS

le juge pas sur sa mine et s'est fait son compagnon. Il approche à son tour de la fournaise. Il passe sa truffe au ras des chaussettes mouillées avant de se coucher, pesamment, sous la table, les oreilles aux aguets et les yeux brillants d'un plaisir anticipé. Son maître retourne les tranches de pain qu'il a mises à griller directement sur une plaque de la cuisinière en fonte. En attendant que son pain à la moyak soit prêt, il jette quelques lardons dans une poêle. Le grésille-ment achève d'embaumer la pièce et fait saliver l'animal. Puis, il attrape une boîte de *beans* à la tomate, la verse sur sa tambouille et, tandis que l'ensemble mijote, il va dans la réserve chercher la gamelle. Les croûtons secs, mis à tremper la veille avec un reste de tjaude de têtes de morue, constituent une pâtée épaisse et appétissante. Il y rajoute un morceau de gras brûlant en guise de friandise. Puis, l'homme ouvre la porte pour faire sortir son chien et, lui confiant la garde de son sommeil, part s'affaler sur son lit. Dormir. Dormir et oublier.